

ROLAND ANDRÈS

LE PEINTRE ET SA DIFFICULTÉ D'ÊTRE

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Jalon

Comme dans un rêve,
Jean Cocteau à Metz en 1962, 2023.

Mon ami Jean, 2022.

Les ombrageux hercyniens
La saga des Schmid verriers, 2022.

Aux Éditions des Paraiges

Cocteau, Église Saint-Maximin, 2023.

Chagall, cathédrale de Metz
À recherche d'une autre réalité, 2020.

Les vitraux de Roger Bissière
Cathédrale Saint-Étienne de Metz, 2016.

Les vitraux de Jacques Villon
Cathédrale Saint-Étienne de Metz, 2014.

« Je décalque l'invisible » Les vitraux de Jean Cocteau
Église Saint-Maximin de Metz, 2012.

Aux Éditions Le Livre d'Art

L'univers de Jean-Louis Trévisse, artiste peintre, 2008.

www.espacetrevisse.com

ROLAND ANDRÈS

LE PEINTRE ET SA DIFFICULTÉ D'ÊTRE

Christian Schmitt



Éditions JALON, 2024

© 2024, Christian Schmitt. Tous droits réservés.
contact.editions-jalon.fr
ISBN 978-2-491068-77-6
Dépôt légal : avril 2024

Sa difficulté d'être

Depuis sa naissance le 28 octobre 1942 à Metz, Roger Roland Andrès ressent toujours une profonde vulnérabilité, ne trouvant guère de quiétude réelle dans son existence. On pourrait presque lui attribuer cette citation de Cézanne : « *C'est effrayant la vie !* »

En fait rien n'avait été aisé pour lui.

Son père, décédé en Lituanie en 1944 alors qu'il était sous l'uniforme de la Wehrmacht en tant que Malgré Nous, n'a pas eu l'occasion de le connaître, et sa mère ne s'était jamais véritablement occupée de lui.

Ainsi, dès l'âge de 4 ans, il a traversé sa vie d'institution en institution. Au bout des six premiers mois de sa quatrième année, il s'était déjà enfui de la garderie de l'école Saint-Eucaire, dans le quartier d'Outre Seille à Metz, pour se retrouver ensuite à Novéant, dans une ferme transformée en une sorte de pensionnat accueillant une vingtaine d'enfants.

De 1947 à 1948, il a fait un rapide passage à l'hospice Saint-Nicolas à Metz, dirigé par des religieuses qui l'ont pris en charge.

En 1949, il séjourna ensuite à l'orphelinat de Plappeville, où il effectue sa première communion. À l'âge de 7 ou 8 ans, il gardera toujours en mémoire ces immenses dortoirs et ces moments peu réjouissants où il était souvent malade, subissant avec résignation l'autorité de sœurs particulièrement sévères.

Dans ce monde, toute effusion humaine lui semblait alors définitivement bannie, comme s'il était en permanence en deuil de l'humanité.

Il s'est retrouvé ensuite entre 1951 et 1952 à Phalsbourg, dans le collège Erckmann-Chatrian. Sa mère l'avait récupéré après Plappeville pour le placer dans cet

établissement qui semblait plus adapté, un collège bénéficiant d'une bonne réputation avec un internat.

Cependant, dans ce nouveau lieu de vie, il ne se sentait pas plus à l'aise, estimant même être en décalage par rapport aux autres sur le plan scolaire.

Et à nouveau, c'est une immense détresse qui s'emparait de lui, avec toujours cette vue sur ces grands dortoirs et cette solitude liée à sa difficulté à dialoguer avec les autres.

Le soir, il se réfugiait souvent dans la prière, une habitude qu'il avait prise chez les religieuses de Plappeville, mais s'exposait alors à nouveau à la raillerie de ses camarades. Tout cela ne cessait de renforcer sa timidité naturelle qui le mettait encore à l'écart des autres.

À l'âge de 10 ans, sa mère perdait la tutelle, et il fut placé dans un établissement des pupilles de la Nation dans le Jura, à Jouhe, situé dans un grand prieuré.



Roland Andrès à l'âge de 10 ans

Contrairement aux années précédentes, ces quatre années d'éloignement se transformeront plutôt en une période d'éclaircie succédant à toutes les années sombres qu'il avait pu endurer.

Les éducateurs étaient plutôt bienveillants à son égard, lui offrant une solide instruction. De cette période, il ne conservera que de bons souvenirs. Certes, les responsables étaient sévères mais justes. En revanche, il ne voyait sa mère qu'une fois par an.

Après avoir obtenu son certificat d'études à l'âge de 14 ans, il retournera à Metz, au 9 rue Serpenoise, chez sa mère, qui vivait avec un homme et ses trois enfants.

Elle occupait différents emplois selon les circonstances du moment : standardiste au Republicain Lorrain, caissière au cinéma ou au bar de l'ABC. L'homme avec qui elle vivait se nommait Grun et était livreur de farine.

Mais le jeune Roland Andrès avait aussi développé, dans le Jura, une passion pour le dessin avec l'idée d'aller un jour aux Beaux-Arts, une aspiration qui avait germé en lui dès l'âge de 10 ans.

Cette passion s'était réellement épanouie grâce tout particulièrement à la lecture des *Reader's Digest*, un magazine mensuel qui proposait notamment une rubrique intitulée *l'école ABC pour apprendre le dessin*.

D'ailleurs c'est aussi à la pension dans le Jura qu'il avait créé un journal et réalisé des illustrations sur le linoléum. Cette revue s'intitulait *Le Grand Cèdre*, et sortait chaque mois.

En réalité, pour ses tous premiers dessins il fallait remonter à l'époque où il était à Phalsbourg. C'est là qu'il avait débuté réellement le dessin sur des cartes postales afin de briser sa solitude.

Toutefois, il paraît indéniable que c'est bien dans le Jura qu'il développera véritablement ses talents pour le dessin.

Notamment grâce à la bibliothèque de cet établissement des Pupilles de la Nation où il allait découvrir l'art de Picasso.

Effectivement, la figuration brisée de cet artiste se présentait à lui comme une véritable révélation, provoquant en lui un réel déclic. Il percevait l'œuvre de Picasso comme celle d'un enfant rompant avec les codes de la représentation traditionnelle.

Aussi suivre ce peintre espagnol lui semblait dorénavant plus accessible par rapport aux exigences qu'imposait par ailleurs la peinture classique.

Car celle-ci s'avérait plus difficile pour un débutant comme lui, alors que Picasso lui proposait un accès beaucoup plus immédiat et décomplexé dans le domaine de la création artistique.

Cependant, après avoir obtenu son certificat d'études à l'âge de 14 ans en 1956, il était encore trop jeune pour intégrer l'école des Beaux-Arts.

Pour l'heure, il avait trouvé un emploi de décorateur au magasin Bouchara à Metz, où il aura pu également exercer ses talents de peintre.

Pendant deux ans et demi, il était chargé de créer toutes sortes de publicités, dont tout particulièrement celles liées aux soldes.

À partir de cette période, le jeune Andrès prit son indépendance en occupant une chambre rue Mozart.

Après son passage chez Bouchara, un an avant le service militaire, il avait été embauché par les Ameublements Saint-Louis, se retrouvant dans un atelier de tapisserie.

Marié le 25 février 1961, Roland Andrès avait déjà eu une fille, Nadine, le 23 décembre 1960. Sa deuxième fille, Sandra, viendra plus tard en 1965.

Il effectuera son service militaire d'abord à Thionville, puis à Strasbourg dans l'artillerie. Après l'armée, il revient à Metz à la fin de l'année 1963.

Embauché à la société Alma, son activité consistera alors à fabriquer des fauteuils pour des marchands de meubles et, en parallèle, pendant ces 4 ans et demi, il réalisait aussi des copies de tableaux.

Ensuite à partir de 1968, et pendant 12 ans, il sera chef de chantier pour la société Siège et Décor. Ensuite il travaille à son compte sur des projets de construction tels que la protection solaire, l'occultation et le revêtement de sol et en même temps se met à travailler la peinture.

Et ce n'est qu'ensuite à partir des années 1980 que la peinture deviendra véritablement sa seule et unique activité.

Installé au 35, rue des Jardins à Metz, c'est à cet endroit qu'il allait créer son propre atelier-galerie, intitulé *Atelier 35*.

L'activité de son épouse, qui avait ouvert un institut de beauté dans la même rue des Jardins, va lui permettre financièrement d'être plus libre et de pouvoir se consacrer pleinement et entièrement à sa passion, la peinture.

Ses premières œuvres, il les qualifiait de tableaux abstraits subréalistes ou sinon allusifs.

Andrès jouait en fait sur cette ambiguïté en affirmant que ses tableaux allusifs avaient un sens, contrairement à un tableau abstrait que l'on pouvait orienter et recadrer de toutes les manières.

Sa timidité naturelle le poussait par ailleurs à refuser toute invitation d'exposer dans un autre endroit que celui de son atelier qui avait l'avantage de disposer d'une devanture sur rue. Ainsi il préférait vivre sa peinture dans une totale intimité, un entre-soi comme signe de sa sincérité.



La devanture de l'Atelier 35, rue des Jardins à Metz

Contrairement à son amie peintre Solange Bertrand, pour qui exposer était un besoin existentiel, André privilégiait son confort personnel, répétant à l'envi : « *Je me sens bien comme ça !* »

Il avait aussi bien conscience, selon la formule de Jean Cocteau, que « *exposer, c'est aussi s'exposer !* »



Roland André dans les années 1990

Subréaliste ou sousréaliste ?

André revendique avec fierté son identité en tant qu'artiste subréaliste ou sousréaliste. Derrière ces néologismes, transparaît une volonté farouche du peintre de se soustraire à toute forme d'emprise, que ce soit d'une école ou d'un artiste en particulier.